

TAURUS

Frederick Lynn

Frederick Lynn

Taurus

© Frederick Lynn, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4675-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Bonjour.

Vu que je ne sais pas trop par où commencer (ou plutôt finir, car l'intro, ça s'écrit quand on a terminé le bouquin), prenons comme départ la naissance de Taurus.

Elle se produit quelque part en 2017. Je vis aux USA, dans une très grande ville. Je bosse à l'extérieur. C'est un week-end parmi tant d'autres. Je suis passablement claqué, pas assez cependant pour dormir. Plus par hasard que pour une autre raison, je me retrouve assis devant un ordinateur, profitant de l'air du soir, un peu moins impitoyable qu'en journée (vous l'aurez deviné ; je vis alors quelque part au sud du pays). Par désœuvrement et envie de distraction, j'ouvre Word et pose les bases de ce bouquin. Comme ça, pas sérieusement, en ne le destinant pas à l'édition ni à la lecture. Une soixantaine de pages (à l'époque, j'écris vite et c'est pour moi un passe-temps comme un autre), fiches persos, plan scénaristique, notes diverses et variées.

Juste avant, je viens de revoir l'intro de « Abe's Odissey »¹, qui m'avait fortement impressionné lorsque j'étais gosse. Taurus, d'ailleurs, est évidemment « Rupture Farms ». Inutile de chercher des significations tarabiscotées au nom des persos et aux détails du genre « qu'a-t-il voulu dire par là ? ». Rien du tout : rappelons que je n'écris pas alors sérieusement. Besoin d'un nom pour un perso principal ? Je lève les yeux sur le film que j'ai mis en pause et réduit dans un coin de mon écran. Un documentaire sur le Kosovo. Du coup, « Miliça ». Faut pas chercher. Puis, la mise à jour que je téléchargeais prend fin et je démarre un jeu informatique. Taurus disparaît dans mes dossiers.

Un peu plus tard, suite à un accident très compliqué et me renvoyant en France (après m'avoir fait don de quelques séquelles neurologiques et physiques, un handicap aux trois mille petites conséquences), je me demande ce que je vais bien pouvoir foutre de ma vie (vu que je ne suis pratiquement plus capable de grand-chose). À la mi-trentaine, c'est un peu tôt pour prendre sa retraite, même avant le diktat Borne. Copiant/collant le contenu d'une clé USB retrouvée sur mes affaires et le parcourant par désœuvrement, je retrouve par hasard le noyau de Taurus vers la fin 2018 ou le début de 2019.

Je décide de le compléter. Pourquoi pas ? Je me débrouille de mieux en mieux avec un clavier, j'ai le moral à zéro mais ne peux rien faire d'autre que de ruminer encore et encore, je ne peux m'y soustraire, alors va pour terminer d'écrire ce livre. Ça tombe bien : écrire des romans est un vieux rêve de gosse dont je n'ai pas encore eu le loisir de m'occuper. Je me dis de surcroît que mener ce projet à bout sans en modifier profondément la structure narrative constituerait un exercice intéressant sur lequel concentrer mon esprit. Surtout, je veux le mener à terme, histoire de pouvoir passer à la suite.

Malheureusement, je commets peu de temps après l'erreur quasi fatale de jeter un coup d'œil sur la variété incroyable du rayon SF de la librairie du coin. À mon grand désarroi, j'en déduis immédiatement qu'il me sera impossible de ne pas plagier à divers degrés et à mon insu total. D'ailleurs, si et quand c'est le cas, je présente mes profondes et sincères excuses à leur auteur. Un peu de temps passe : je finis tout de même par me résoudre à reprendre le projet. Je me jure de ne pas lire de SF contemporaine, du moins pas avant d'avoir complété mon travail.

« Contemporaine », car l'essentiel de la SF que j'ai lue autrefois (au début de mon adolescence) consiste en de petits bouquins au papier pulpeux bordé d'encre rouge, conservés par mon père dans des cartons et écrits pour la plupart dans les années 50 à 70. Je me défends donc absolument de lire autre chose de plus récent jusqu'à complétion de Taurus (règle que je n'ai presque pas brisée). Dans le cas contraire : inachèvement du livre et attermoissements mentaux sans fin. Je me cantonne donc à l'héritage de mes lectures de jeunesse. Évidemment, la paternité de beaucoup d'éléments contenus dans Taurus et relevant de détails de la vie quotidienne (la colonisation et ainsi de suite) ne me revient pas.

Observation en passant : dans mes lectures de jeunesse, chaque élément technique ne nécessitait pas forcément d'être expliqué en détail, tout comme les auteurs n'ont absolument pas peur de baser leur récit sur des « clichés » divers et variés. De ce que j'ai pu entrevoir, ça a manifestement changé. N'étant moi-même pas ingénieur et plutôt feignant, ça tombe plutôt mal.

Quoi qu'il en soit, il faut aller de l'avant. J'alterne l'écriture avec de longs moments végétatifs. Le premier jet de « Taurus » est peut-être achevé courant 2021. Le bouquin continue de sauter de malchance en délais imprévus.

Problèmes informatiques, relecteurs volontaires et successifs ne relisant rien et m'en informant au dernier moment (exception faite du dernier, un ami assez prévenant pour me tenir au courant du fait qu'il a trop de boulot, ce qui est tout simplement vrai). Quoi qu'il en soit, tout cela aspire encore un an et demi de plus. Par conséquent, nouvel épisode de déprime, dernière relecture avançant au rythme d'escargot gériatrique, etc.

J'éprouve la prémonition funeste que je ne serai jamais débarrassé de ce putain de bouquin. Rien que l'évocation des personnages ou de l'histoire me donne la nausée. La confusion mentale, les trous de mémoire et l'engourdissement médicamenteux n'arrangent pas vraiment les choses.

Au fil du temps, j'ai assimilé « Taurus » à une sorte de devoir scolaire particulièrement déplaisant. Délais à respecter, ceci, cela. Le format est bien plus grand que je ne l'avais prévu : au fil du temps, des réécritures de certains passages, de paragraphes et de retours à la ligne, les 325 pages en sont devenues plus de 400. Peu importe : il s'agit pour moi de ne pas procrastiner à l'infini. Je précise juste qu'à ce jour, Taurus n'a bénéficié d'aucune relecture critique par un tiers. Les incohérences diverses, les trous narratifs inévitables présents ici ou là, les contradictions... tout cela est donc à porter à mon ardoise.

J'avais quand même fini (et tenté) de me poser une date butoir : fin novembre 2023. Et même si « le mieux est l'ennemi du bien », venu ce moment-là, tant pis, on rend les copies. Novembre 2023. La dernière relecture/correction de ma part est terminée. L'éditeur sur lequel je tomberai me dira probablement de modifier ceci ou cela : je chialerai abondamment, penserai à me pendre, mais ferai bien sûr ce qu'il demande, histoire d'en finir avec « Taurus » et de m'en débarrasser définitivement. Une chose de faite, on coche la case et on passe à la suite.

Curieux et tout de même encourageant ; curieux : lors de la dernière relecture/correction, j'ai réapprécié progressivement le fond de l'intrigue (ainsi que les persos, les ambiances, etc.). Tout imparfait qu'il soit, il se trouve finalement que j'aime ce livre. Juste assez pour avoir envie de le partager et espérer qu'il vous plaise. On ne sait jamais, après tout.

Taurus comporte en vrac toutes les empreintes diverses et variées qu'a laissées sur moi toute la SF que j'ai pu consommer à diverses étapes de ma vie : romans,

BDs, films, jeux.

Les piliers principaux que tout le monde connaît : « Alien » (surtout le 3^e), « Métal Hurlant », Blade Runner, Dune, 2001/2010, etc., etc. Boule, Druillet, et Nicollet. « Solaris » de S. Lem, « Metro 2033 » de Glukhovsky, divers bouquins de Dantec ou, comme je l'ai évoqué, Doom '93, le dessin animé d'intro du jeu « Abe's Odyssey » (PC, GT Interactive, 1997), ainsi que bien d'autres choses.

À l'avenir, je compte écrire d'autres romans (les bases solides de 6 ou 7 sont posées, avec des premiers jets complétés à mes moments de désœuvrement). Je ne les décrirai toutefois plus comme des bouquins de SF : je n'ai pu que trop me rendre compte de mes limites dans ce domaine. Je crois d'ailleurs tout compte fait que les détails technologiques et les délires sociologiques décrits dans « Taurus » ne se produiront pas dans environ un siècle, mais sous quinze ou vingt ans (voire dix ou cinq).

Par conséquent, jusqu'à ce que mon esprit versatile change encore d'avis, mes prochains écrits seront des « thrillers », comme on dit en anglais. Des éléments de SF s'inviteront entre autres dedans mais n'en constitueront pas le thème principal. Ma principale préoccupation sera de raconter des choses un tant soit peu crédibles, ce qui ne sera pas très simple. Dans le monde réel, il n'y a « pas trop longtemps », un type a divorcé de sa poupée de latex. Je ne sais plus trop comment l'histoire a évolué, il était question d'adultère alors qu'elle était en réparation, peu importe. Inventer quelque chose d'original après avoir lu ce genre de chose va s'avérer compliqué. Mais essayons, essayons, on verra.

En attendant, vous serez le seul juge du contenu de ce petit roman banal. Vos critiques me seront évidemment utiles pour la suite. J'en attends avec impatience les retours.

Bonne lecture.

Frédéric Lynn

*We gotta get out of this place
If it's the last thing we ever do
We gotta get out of this place
Girl, there's a better life for me and you*

The Animals

I

— Darius, s'il te plaît, réveille-toi.

Ses yeux se forcèrent à s'ouvrir. La vision quelconque qui était jusque-là sur l'écran de ses paupières s'évanouit dans la lumière crue des néons de l'appartement.

— Il est 6h30, j'espère que tu as passé une bonne nuit.

— Ouais, ta gueule, marmonna-t-il.

Il ouvrit la bouche et cligna des yeux, essayant de se rappeler son rêve, mais ce dernier s'était bien sûr évanoui dès que la voix robotique de Yana l'avait tiré du sommeil. Comme presque tous les rêves. Le réveil sonne, ils disparaissent. De toute façon, tous les matins, Darius ne désirait rien tant qu'étrangler Yana. Ce n'était malheureusement pas possible : elle n'était qu'une voix venue avec le logement, détail du même cerveau artificiel standardisé et simpliste venant avec son contrat de travail et son « bail », et qui contrôlait les serrures de la boîte à chaussures dans laquelle vivait Darius, les lumières, le jet de sa douche, préparait ses repas et tirait la chasse derrière lui. *6 heures 30 : en route.*

Darius accomplit le même mouvement qu'il répétait inconsciemment chaque matin depuis maintenant huit ans : il se dressa sur son séant et pivota sur le côté, étendit les jambes et les plia pour qu'elles touchent le sol. Les week-ends, il avait droit à 2 heures de sommeil supplémentaires, mais le mouvement était exactement le même. *Se lever pour presque rien, se rappela-t-il. Comme tous les jours...* Les plantes de ses pieds claquèrent le sol de plastique et il s'autorisa quelques secondes de plus, clignant des yeux, rassemblant ses pensées vagabondes. Il se gratta le menton.

Il se rasait tous les jours mais sa peau retrouvait chaque matin cette sensation de papier de verre qu'il détestait. Il ne l'avait pourtant jamais remarquée autrefois. Elle n'apparaissait alors qu'après deux ou trois jours de négligence. À présent, une nuit suffisait. *Tu as trente et un ans, plus vraiment un jeunot. De quoi t'as bien pu rêver ?*

— Je ne sais pas, Darius, répondit Yana d'un ton qui se voulait sympathique et concerné, ne réussissant pas totalement à l'être.

Il se rendit compte qu'il avait posé sa question à haute voix. Il parlait de plus en plus tout seul. Si c'était déjà le cas, qu'est-ce que ça serait quand il serait vieux ? Bon, alors de quoi avait-il bien pu rêver, au juste ? Impossible de s'en souvenir. Son réveil était comme d'habitude : pénible. Sa langue semblait être un bout de carton, il expirait l'haleine du matin, ses yeux étaient gonflés et il n'avait pas du tout l'impression de s'être reposé. C'était presque une « gueule de bois » comme on disait autrefois, quand les barbares absorbaient régulièrement et oralement des quantités incroyables d'alcool authentique. Mais Darius ne buvait que peu (et sûrement pas en semaine). Il secoua la tête automatiquement pour éclaircir ses pensées, ce qui était bien sûr complètement absurde.

Il s'était levé à la même heure, 5 ou 6 jours selon les semaines depuis maintenant 8 ans, mais ne se souvenait plus si c'était relativement « récemment » ou non qu'il avait commencé à rêver et à se sentir mal au réveil. Ça lui était peut-être venu avec les années. Il avait un moment envisagé de consulter un psy (un vrai, pas un robot) mais il n'y en avait pas dans le coin, ce genre de service était un luxe financier qu'il ne pouvait se permettre souvent et de toute façon, il savait déjà que l'autre lui dirait qu'il « s'agissait d'un résidu de son stress journalier et le renverrait chez lui avec une ordonnance et plein de crédits en moins sur son compte bancaire. Les somnifères le feraient certainement dormir comme une pierre mais il se sentirait encore plus déboussolé et pâteux au réveil à cause des merdes chimiques saturant son sang. Merci bien, passivement, inconsciemment ou socialement, il en absorbait déjà assez comme ça.

Darius acheva de se mettre debout et la pièce tournoya un instant autour de lui. Il ferma les yeux brièvement, les rouvrit. Tout était redevenu normal. Les murs gris-bleu ne bougeaient plus. *Tout ça pour une journée presque vide*, se répéta-t-il pour la 100 000^e fois. *Et alors ? C'est pareil au final*. Au moins, ce matin, il marchait droit. Lors de ses pires réveils, son équilibre était si mauvais qu'il devait s'appuyer au mur.

— Yana, Télé.

Un mur s'alluma et commença à déverser des couleurs, des formes mouvantes et des images diverses. C'étaient d'habituelles pubs alternées de courts-métrages